



**HAL**  
open science

## Présentation

Patrick Hersant

► **To cite this version:**

Patrick Hersant. Présentation. Palimpsestes. Revue de traduction, 2020, 34, pp.7-13.  
10.4000/palimpsestes.5952 . hal-04004919

**HAL Id: hal-04004919**

**<https://hal.science/hal-04004919>**

Submitted on 19 May 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



## Présentation

Première scène : un œil attentif parcourt un texte en russe. Un second texte, en français cette fois, s'affiche sur l'écran d'un ordinateur. Ses phrases tout à coup s'animent et ondulent : des mots s'effacent, d'autres les remplacent. Sous nos yeux, une traduction prend vie. Deuxième scène : à son bureau, une femme récite en italien un tercet de Dante. Gros plan sur ses doigts qui comptent les syllabes pendant qu'elle scande les mêmes vers traduits en français. Une insatisfaction : « C'est un alexandrin, donc ça ne va pas. » Et, à mi-voix, cet aveu surréaliste : « Je cale sur la peau de taupe et sur la sphère du soleil. » Troisième scène : d'autres doigts, index et pouces seulement, pianotent sur un clavier. Une tasse de thé, un recueil entrouvert ; l'original, dont une phrase entière est soulignée au crayon noir, est en grec moderne.

En nous ouvrant la porte de leur atelier, ces trois traducteurs – Sophie Benech, Danièle Robert et Michel Volkovitch<sup>1</sup> – nous révèlent avant tout notre ignorance : leur pratique, pour courante qu'elle soit, nous est très mal connue. D'abord dans sa matérialité même : si l'iconographie a mille fois figuré saint Jérôme – membres las, barbe blanche et regard inspiré –, ses lointains descendants semblent dépourvus de réalité physique, privés d'incarnation. Dans quels lieux, avec quels instruments, à quel rythme, au prix de quels efforts œuvrent les traducteurs ? Ensuite et surtout, leur pratique est méconnue dans son déroulement : que savons-nous, au fond, des opérations qui font passer d'un texte original à un texte traduit ? On en viendrait à croire que le second surgit du premier tout armé, avec l'illusoire immédiateté que suggèrent les logiciels de traduction automatique ou, plus subtilement, les pages en miroir d'une édition bilingue. Valéry Larbaud, qui a si bien décrit la « pesée de mots » (1946 : 82) en quoi consiste la tâche du traducteur, n'hésite pourtant pas à présenter celle-ci comme un simple tour de prestidigitation :

« Attendez un peu », dit le traducteur, et il se met au travail. Et voici que sous sa petite baguette magique, faite d'une matière noire et brillante engainée d'argent, ce qui n'était qu'une triste et grise matière imprimée, illisible, imprononçable, dépourvue de toute signification pour son ami, devient une parole vivante, une pensée articulée, un nouveau texte tout chargé du sens et de l'intuition qui demeuraient si profondément cachés, et à tant d'yeux, dans le texte étranger. (*Ibid.* : 74)<sup>2</sup>

1. Nous décrivons ici les premières images du film documentaire d'Henry Colomer, *Des Voix dans le chœur. Éloge des traducteurs*, Saraband Films, 2017.

2. Voir aussi José Ortega y Gasset : « Misère et splendeur de la traduction » [1937], trad. Clara Foz, *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 17, n° 1, 2004, p. 13-53 : « Il faut commencer par revoir à sa base même l'idée de ce que peut et doit être une traduction. L'envisage-t-on comme une manipulation magique en vertu de laquelle l'œuvre écrite dans une langue émerge subitement dans une autre langue ? Alors nous sommes perdus. Car pareille transsubstantiation est impossible. »

Quant au processus par lequel un texte « devient » un autre texte, il est une fois encore passé sous silence. Certes, bien des traducteurs ont commenté leur pratique dans des entretiens, des articles ou des livres de souvenirs<sup>3</sup>. De tels écrits éclairent, mais ne sauraient suffire. D'abord, les traducteurs risquent de pécher par manque de sincérité, de lucidité, d'objectivité ; ensuite, les exemples précis qu'il leur arrive d'analyser sont par nature ponctuels et sélectifs ; enfin, ils s'en tiennent le plus souvent à des impressions remémorées, sans souci des traces matérielles qu'a pu laisser leur travail. En conséquence, note Fabienne Durand-Bogaert (2014 : 8), « les conditions précises dans lesquelles une traduction prend forme n'ont guère encore été étudiées : l'atelier du traducteur reste un mystère, comme s'il s'y fomentait quelque entreprise dont seul le résultat – la traduction publiée – importait, le processus effaçant ses traces à mesure ».

Si l'on estime au contraire que le processus importe, et qu'il faut soumettre à un examen critique les « manuscrits, brouillons et autres documents de travail des traducteurs », afin de cerner « les transformations subies par le texte traduit au moment même où il s'échafaude » (Cordingley et Montini, 2015 : 1), alors il convient de localiser et de conserver au mieux les indices du processus traductif, à commencer par ce qui – plus encore que les analyses rétrospectives du traducteur, ses éventuels échanges avec l'auteur et autres écrits ou correspondances – constitue sans doute l'objet central d'une génétique des traductions : les brouillons des traducteurs.

De tels manuscrits ont beau être rares, ils sont conservés selon des modalités et dans des lieux extrêmement divers. Au cours des dernières décennies, quelques bibliothèques ont commencé à acquérir des manuscrits et des correspondances de traducteurs – c'est notamment le cas de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC), en Normandie ; du Harry Ransom Center (HRC), à Austin ; de la Lilly Library, à Bloomington (Indiana) ; ou du Deutsches Literaturarchiv, à Marbach (Allemagne). Il arrive aussi que des fonds consacrés à tel grand auteur contiennent ses traductions : on trouvera ainsi à la Fondation Saint-John-Perse (Aix-en-Provence) le manuscrit de l'*Anabase* traduit par T. S. Eliot ; au Harry Ransom Center, la traduction d'une nouvelle d'Ivan Tourgueniev par Oscar Wilde – pour s'en tenir à quelques exemples. Il existe aussi des archives de traducteurs déposées en bibliothèque universitaire – celles de Janheinz Jahn à l'université Humboldt de Berlin, celles de Gregory Rabassa à l'Archival Research Center de l'université de Boston, celles de Ron Padgett à la Beinecke Library de l'université Yale, celles de Philippe Jaccottet à l'université de Lausanne, parmi d'autres. Les grandes institutions abritent aussi quelques fonds restant à exploiter – la Bibliothèque nationale de France conserve les manuscrits annotés et les épreuves révisées des traductions de John Ruskin par Marcel Proust, et la British Library possède ce qui est sans doute le plus ancien brouillon de traducteur au monde : l'*Illiade* traduite en anglais, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, par le grand poète Alexander Pope (Fig. 1).

---

3. Voir par exemple la rubrique « Ils traduisent, ils écrivent » de la revue *Translittérature* (Paris, Atlas), et les nombreux entretiens publiés dans les actes des *Assises de la traduction littéraire* (Arles, Actes Sud) ou dans la *Translation Review* (Londres, Routledge) ; certains traducteurs ont consacré un livre entier à leur pratique – par exemple Gregory Rabassa, Norman Di Giovanni, Suzanne Jill Levine, Maurice Edgar Coindreau et Rachel Ertel.

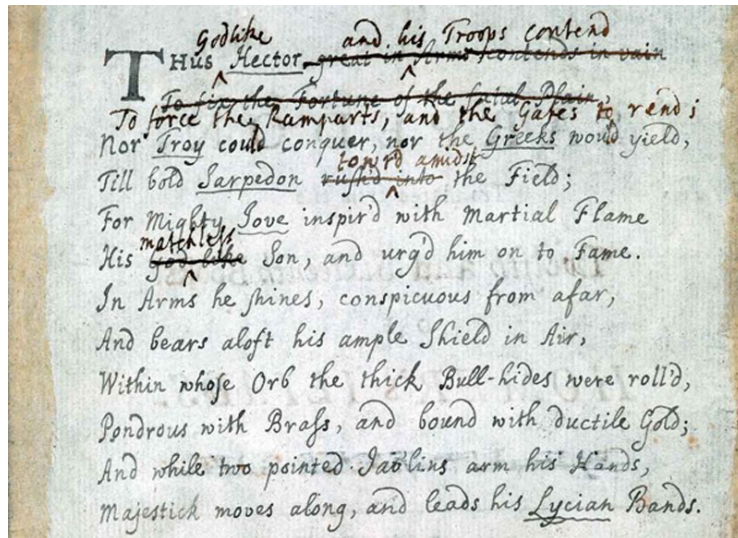


Fig. 1 – Alexander Pope, traduction de l’Iliade d’Homère, c. 1720, Add MS 4807, book XII, f° 2. British Library, Londres.

À ces fonds s’ajoutent les innombrables brouillons que les traducteurs eux-mêmes, ou des héritiers incertains de la valeur de tels documents, n’ont pas jugé bon de confier à une institution qui en assure la conservation et l’accessibilité. S’il est probable que des trésors se sont perdus, on peut espérer que d’autres seront un jour exhumés et que les prochaines années verront s’être enrichi le volume global des archives de traduction. Osons ici une prédiction : ces manuscrits redécouverts dateront presque tous du XX<sup>e</sup> siècle, comme la quasi-totalité des brouillons de traduction connus, et ces trente dernières années y seront peu représentées. C’est que, si la plupart des traducteurs d’hier ont jeté leurs brouillons, les traducteurs d’aujourd’hui n’en produisent plus guère. Depuis vingt ou trente ans, en effet, le traitement de texte a profondément modifié l’apparence (et menacé l’existence) des brouillons de traduction. La version finale d’une traduction saisie directement sur ordinateur ne laisse paraître aucune des traces – ajouts, biffures, permutations de segments – qui permettraient au généticien de reconstituer les étapes successives d’une traduction.

Deux exceptions à cette regrettable règle : le « suivi des modifications », option logicielle qui fait s’afficher dans la marge une liste précise des interventions, datées à la minute près (Fig. 2) ; et divers systèmes associant l’enregistrement audio et vidéo à des captures d’écran pour rendre disponibles « toutes les phases de production des avant-textes » (Stratford, 2018). Sans en contester l’évidente utilité, on reprochera au premier de ces outils de ne s’appliquer qu’après coup, sur un texte achevé quoique amendable, et d’ignorer en conséquence les mots et segments modifiés en cours de traduction ; au second, de produire un tel volume d’informations que le classement et l’analyse des données exigent un temps infini, au point que le matériau devient difficilement exploitable.

kermesse paroissiale, nous entendions les salves tirées par le chargé de tir du village. À quatre heures du matin, les corps d'enfant tressaillaient dans leur lit et prêtaient l'oreille au tir suivant, ils réveillaient ceux qui dormaient et attendaient, en se tenant la main, le tir suivant. Marchant sur les jambes fraîchement balayées du village-crucifix, nous nous engouffrions entre ses orteils pour entrer dans l'église. Le curé déclarait durant son sermon qu'on célébrait aujourd'hui non pas je jour de la kermesse, mais de la fête consacrée, c'est en l'honneur de l'église que nous célébrons ce jour. Mais cette fête consacrée de l'église dégénérait en beuveries, tirs et pétards, danses, en un chahut à l'auberge auquel tous prenaient part, à l'exception du curé et de sa Marie. En général, le curé nous donnait notre argent d'enfant de chœur le samedi. Quand il lui arrivait d'oublier, Friedl Aichholzer et moi, dans la sacristie, faisons traîner les choses, époussetant un crucifix, rangeant dans l'armoire les surplus d'enfant de chœur, jusqu'à ce qu'il finisse par retrousser sa soutane blanche et plonge la main dans une poche cliquetante de son pantalon. J'ai rêvé que je pataugeais dans la rivière avec Michl et ma mère. Je cachais sous l'eau des morceaux du cadavre de Jakob. Est-ce moi qui l'ai tué ? Pourquoi mes rêves me désignent-ils constamment comme son assassin ? Dans certains pays, le Vendredi Saint, des fidèles se font clouer sur la croix. Des moines se mortifient jusqu'au sang. Des femmes ont les paumes qui dégoulinent de sang. Saint Ignace veilla à ce que les fauves ne laissent rien subsister de son corps.

- Bernard 20/4/08 21:52  
Supprimé: coups de fusil à air comprimé du champion de tir
- Bernard 20/4/08 21:53  
Supprimé: récemment
- Bernard 20/4/08 21:54  
Supprimé: paroissiale
- Bernard 20/4/08 21:54  
Supprimé: de l'église
- Bernard 20/4/08 21:54  
Supprimé: ball-trap
- Bernard 20/4/08 21:55  
Supprimé: Friedl
- Bernard 20/4/08 21:55  
Supprimé: le

Fig. 2 – Bernard Banoun, traduction de *Langue maternelle* de Josef Winkler, 2008, f° 47, archives du traducteur.

## La génétique hors manuscrits

Le défaut de manuscrits, cependant, ne laisse pas le généticien totalement démuné<sup>4</sup>. En l'absence de brouillons et de documents de travail, il pourra se tourner vers telle préface de traducteur évoquant, parfois en grand détail, les étapes successives du travail accompli, ou vers une correspondance avec l'auteur faisant état d'une collaboration parfois très documentée<sup>5</sup>. À condition de préciser qu'il ne s'agit pas là de brouillons mais de métadiscours, non pas des traces de la genèse d'une traduction mais d'un témoignage *a posteriori* sur la genèse de la traduction – relevant donc de l'« exogenèse » et non de l'« endogenèse » (Debray Genette, 1988 : 23-24) –, il peut s'avérer fructueux de consulter les documents qui ont survécu, souvenirs, lettres ou entretiens, moins pour appréhender le processus traductif que pour établir (ou rétablir) l'auctorialité exacte d'une traduction collaborative. De fait, comme le rappelle Geneviève Henrot Sostero (2020 : 11), « l'autorité de l'original n'est pas donnée d'emblée, ni d'ailleurs, quelquefois, son existence même : suivant les aléas de l'histoire du document, elle peut reposer sur une certitude, mais aussi une reconstruction, une supputation, un pari, une gageure, une illusion, une erreur. »

C'est à une telle « enquête inachevée », internationale et multilingue – depuis les archives Vladimir Nabokov de Montreux, en Suisse, jusqu'à celles que conserve la Bibliothèque publique de New York (Berg Collection), avec maints détours par la France et par l'Italie – que nous convie Chiara Montini en retraçant l'histoire de la traduction de *Volshebnik* (1939) par Dmitri Nabokov, le fils de l'auteur, d'abord en anglais (*The Enchanter*, 1986) puis en italien (*L'incantatore*, 1986). Les manuscrits de la première traduction ayant disparu dans un premier temps, Montini interroge l'éminent biographe de l'auteur, Brian Boyd, compile les souvenirs des Nabokov père et fils relatifs à l'écriture et à la traduction de ce court roman, part à la recherche des collaboratrices secrètes de la traduction italienne... Son enquête génétique apporte son lot de révélations en matière d'auctorialité, la traduction italienne s'avérant être la « révision d'une traduction révisée ».

Dans son étude de la retraduction française de *l'Ulysse* de James Joyce, entreprise sous la direction de Jacques Aubert au début des années 2000 (la première traduction datant de 1929),

4. À la question « Que faire lorsque les brouillons font défaut ? », Almuth Grésillon (2008 : 269-294) répond que des solutions existent, aussi bien pour l'avant-XIX<sup>e</sup> siècle que pour l'ère de l'ordinateur.

5. Voir par exemple P. Hersant, « "On n'est jamais tout seul" : étude génétique d'une collaboration Ungaretti-Jaccottet », *Carnets* [En ligne], Deuxième série - 14 | 2018, <http://journals.openedition.org/carnets/8795>.



Flavie Épié se penche sur un cas doublement intéressant pour la génétique des traductions : le texte source est un chef-d'œuvre réputé difficile, et il a fait l'objet d'une traduction collaborative ayant produit un dossier génétique très riche, dépourvu de brouillons<sup>6</sup> mais riche de dactylographies et de documents provisoires « hybrides » (où se font entendre la voix du chef de projet et celle des divers collaborateurs) incarnant « le passage de la langue source à la langue cible », soit précisément cette zone grise qui échappe généralement à l'approche traductologique traditionnelle. Il ressort de son analyse que « les endroits où la langue achoppe, où se cristallisent les difficultés et où apparaissent donc biffures et corrections, sont l'indice d'un point de tension dans le texte source » : on ne saurait mieux dire que, dans le meilleur des cas, les documents de travail peuvent devenir, plus encore que la lecture de l'original ou de sa traduction définitive, un outil herméneutique.

Centrée sur la littérature sud-américaine et sa diffusion dans le monde anglophone, la contribution de María Constanza Guzmán envisage la traduction avant tout comme lieu de circulation des savoirs. D'où une conception de l'archive du traducteur qui, englobant certes les brouillons, manuscrits et autres documents qui constituent le champ d'une génétique des traductions, s'élargit ici à l'ensemble des phénomènes sociographiques qui se rattachent à la pratique, aux discours et à la vie même du traducteur. Si la plupart des études ici réunies se donnent pour objet les traces d'une genèse de la traduction ou les documents de travail des traducteurs, Guzmán choisit une approche « généalogique » plutôt que génétique, et s'efforce de définir l'archive comme *expérience*.

## Brouillons et dactylographies

La deuxième partie de ce numéro est consacrée à ce qui constitue, malgré tout, l'objet d'étude le plus riche et le plus éloquent d'une génétique des traductions. Le chercheur amené à manipuler brouillons et autres manuscrits fait d'abord une expérience troublante : « En touchant le papier, en observant l'encre utilisée, il s'approche au plus près des grands traducteurs. C'est une sensation physique. À mon sens, l'archive permet littéralement au chercheur de toucher et de humer la présence de la création littéraire » (Munday, 2013 : 138). Un texte imprimé ou électronique ne saurait produire cet « effet de réel » propre au brouillon, ni susciter ce « plaisir physique » (Farge, 1989 : 18-19) dont s'accompagne si souvent la consultation de fonds d'archive. Unique, fragile et précieux, le manuscrit invite le chercheur à remonter le temps, mais aussi à se transporter par l'esprit jusqu'au bureau, proche ou lointain, où eurent lieu les opérations mentales et scripturales qu'il s'apprête à reconstituer.

Ma propre contribution à ce numéro puise dans le dossier génétique de la traduction française du premier roman de Joyce, *A Portrait of the Artist as a Young Man* (1916). Ludmila Savitzky, qui a traduit une trentaine d'auteurs tels que Virginia Woolf, Frederic Prokosch ou Christopher Isherwood, a laissé un fonds d'une richesse exceptionnelle où voisinent manuscrits, tapuscrits, notes de lecture, correspondances avec les auteurs et réflexions sur sa pratique. Après avoir présenté en détail le dossier génétique de sa traduction de Joyce (*Dédalus* en français), qui a fait l'objet d'une première édition en 1920 et d'une révision en 1943, j'examine à la loupe deux passages de la traduction dans ses divers états, afin d'esquisser une méthode d'analyse partielle des brouillons ; ce double aperçu de son travail montre Savitzky aux prises avec la traduction d'un

---

6. Certains des brouillons (manuscrits et dactylographies) de Tiphaine Samoyault, qui compte parmi les huit traducteurs responsables de la retraduction d'*Ulysse*, ont cependant été conservés par la traductrice ; certains sont reproduits dans Samoyault, 2014 : 61-66.

mode narratif particulier, le discours indirect libre joycien, dont elle semble saisir les enjeux d'un état de la traduction à l'autre, entre deux ratures, et pour ainsi dire sous nos yeux.

La contribution d'Enora Lessinger se distingue en ceci qu'elle porte sur ce que Roman Jakobson (1963 : 79) nommait une « traduction intralinguale » : pour créer *A Pale View of Hills*, Kazuo Ishiguro aurait ainsi (auto)traduit ses propres avant-textes. Réfutant l'hypothèse selon laquelle ce type de traduction tendrait à simplifier les énoncés, Lessinger recourt à des outils aussi pertinents que divers (*skopos*, variantes liées, *erasure*, implication, métonymie, *absent centres*) pour appréhender le travail du romancier, révéler les choix implicites qui guident Ishiguro d'un état du texte à l'autre, et suivre dans ses méandres une reformulation relevant de la complexification.

Examinant les multiples états d'une traduction en perpétuel remodelage, Esa Hartmann montre que les interventions de Saint-John Perse sur le manuscrit de la traduction de son *Anabase* par T. S. Eliot tendent vers une réécriture ou une réinterprétation du poème original. Des dactylogrammes de T. S. Eliot richement annotés au stylo fuchsia (par la médiation d'une troisième main) par Saint-John Perse : ces magnifiques tapuscrits de traduction, dont nous reproduisons ici trois feuillets intégraux, comptent sans doute parmi les documents les plus inépuisables et les plus précieux qui soient pour une génétique des traductions. Sur la page et sous nos yeux, un dialogue s'instaure entre les deux poètes-traducteurs, et ces fascinants allers retours, questions et réponses, corrections et suggestions, révèlent une étonnante activité d'autotraduction de la part de Saint-John Perse – une recréation translingue du poème initial.

## La traduction au miroir

Dans la troisième et dernière partie de ce numéro, la genèse de la traduction est saisie dans l'instant même – vécu ou remémoré – de son avènement. Le traducteur observant et critiquant sa propre pratique met en œuvre la définition de la traductologie que proposait Antoine Berman (1999 : 17) – « la réflexion de la traduction sur elle-même à partir de sa nature d'expérience ». Qu'il s'agisse d'examiner et de commenter après coup ses propres hésitations ou de s'interroger sur une décision au moment même où elle advient, le principe (voire la méthode) de la traduction réflexive entend sans doute réduire l'arbitraire qui préside, au moins en partie, à ce que Chiara Montini (2016 : i-xi) nomme joliment « la genèse du choix ».

Madeleine Stratford présente d'emblée sa contribution au double titre de chercheuse et de traductrice, « de lectrice et de récrivaine » prise dans une tension permanente (et sans doute salutaire) entre critique et création. Auto-analysant sa propre traduction en français d'un recueil de Marianne Apostolides, elle s'appuie sur les principes de la recherche-crédation pour observer sa pratique, depuis la découverte du texte jusqu'à la réécriture des nouvelles en passant par la verbalisation dont elle a choisi d'accompagner son travail. Ainsi se met en place l'équivalent réflexif de l'analytique des traductions proposée par Berman (1995 : 64-97). Sous cet angle heuristique, elle montre que l'approche suggérée par la recherche-crédation offre un cadre idéal pour tout traducteur qui voudrait étudier aussi rigoureusement que possible sa propre pratique.

Examinant ses brouillons d'une traduction inédite de *At Swim-Two-Birds*, le chef-d'œuvre de Flann O'Brien, Ludivine Bouton-Kelly montre d'une part que l'écriture de ce roman s'apparente à bien des égards à celle d'une traduction et, d'autre part, que son cheminement de traductrice est plus complexe qu'il n'y paraît : sous son regard réflexif et rétrospectif, on comprend par exemple que le retour à une première version – après bien des hésitations et des repentirs – n'est en aucun cas un retour au même : par ses détours, la traduction s'inscrit dans une démarche singulière à la fois inattendue et créatrice. Le dévoilement qui s'opère sur les brouillons de Bouton-Kelly, ici

généreusement partagés avec son lecteur, éclaire tout à la fois le processus traductif et l'œuvre originale.

Dans son article, Anthony Cordingley nous fait (re)découvrir la figure éminente d'Elmar Tophoven, traducteur allemand de Samuel Beckett et de nombreux auteurs du nouveau roman. Frustré de constater que l'« on en est réduit aux hypothèses lorsqu'on cherche à déterminer les arguments qui ont conduit à certaines décisions du traducteur » (Tophoven, 1995 : 15), Tophoven a voulu archiver les observations des traducteurs sur leur propre travail en cours, pour leur propre usage mais aussi pour celui de leurs confrères. C'est ainsi qu'il a imaginé un « protocole de travail » qui apparaît aujourd'hui comme l'une des premières formes de génétique des traductions : la « traduction transparente », qui invite le praticien à consigner et à répertorier les difficultés rencontrées et les critères adoptés. Le travail génétique ne consiste plus (ou pas encore) ici à guetter sur les brouillons les éloquentes traces d'un travail en cours, mais à s'observer en train de traduire afin de s'assurer pour la suite une pratique facilitée, plus lucide et susceptible d'être mise en commun.

### Bibliographie

- BERMAN, Antoine, 1995, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard.
- , 1999, *La Traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Le Seuil.
- CORDINGLEY, Anthony et MONTINI, Chiara, 2015, « Genetic translation studies: an emerging discipline », *Linguistica Antverpiensia, New Series: Themes in Translation Studies*, n° 14, p. 1-18.
- DEBRAY GENETTE, Raymonde, 1988, *Métamorphoses du récit. Autour de Flaubert*, Paris, Le Seuil.
- DURAND-BOGAERT, Fabienne, 2014, « Ce que la génétique dit, la traduction le fait », *Genesis*, n° 38, p. 7-10, <http://journals.openedition.org/genesis/995>.
- FARGE, Arlette, 1989, *Le Goût de l'archive*, Paris, Le Seuil.
- HENROT SOSTERO, Geneviève, 2020, *Archéologie(s) de la traduction*, Paris, Classiques Garnier.
- JAKOBSON, Roman, 1963, *Essais de linguistique générale*, Paris, Éditions de Minuit.
- LARBAUD, Valéry, 1946, *Sous l'invocation de saint Jérôme*, Paris, Gallimard.
- MONTINI, Chiara, 2016, *Traduire. Genèse du choix*, Paris, Archives contemporaines.
- MUNDAY, Jeremy, 2013, « The role of archival and manuscript research in the investigation of translator decision-making », *Target*, vol. 25, n° 1, p. 125-139.
- SAMOYAUULT, Tiphaine, 2014, « Vulnérabilité de l'œuvre en traduction », *Genesis*, n° 38, « Traduire », Presses de l'université Paris-Sorbonne.
- STRATFORD, Madeleine, 2018, « Je traduis, donc je crée : génétique de ma pratique traductive », conférence du 1<sup>er</sup> juin 2018 à l'ITEM, Paris.
- TOPHOVEN, Elmar, 1995, « La traduction transparente », trad. Jean Malaplate, *Translittérature*, n° 10, p. 19-27.